

SESSION D'EXAMENS FÉVRIER 2008

Sujet : En gardant à l'esprit l'influence de la logique de distinction qui prévaut dans la réception critique en France, dont vous rappellerez les conditions historiques et socioculturelles qui expliquent ce phénomène, vous proposerez une étude comparative des deux critiques ci-dessous du succès populaire *La Grande Vadrouille* (Gérard Oury, 1966).

France Nouvelle, 04-01-1967, Albert Cervoni, « Un très mauvais film »

Une fois déjà, le pari de la bêtise avait été joué et avait été, en première échéance, gagnant. (...) Ce forfait contre l'intelligence fut rentable, le crime a payé Dorfmann (producteur) et Oury de 5.500.000 spectateurs français en 21 mois. Du coup, les mêmes retournent sur les lieux de leurs crimes, et après ce triomphal *Corniaud* nous proposent une triomphante *Grande Vadrouille*. Dès la première semaine c'est la ruée. (...) Des queues interminables de candidats spectateurs se forment près de deux heures avant chaque séance.

La raison d'un tel succès ? Le film en lui-même ? Il est littéralement atterrant pour quiconque tient le cinéma pour un art non indigne, non inférieur aux autres. C'est aussi bête, aussi vulgaire, aussi indécent que le plus bêtement bourgeois théâtre de boulevard. (...) La « grande » mise en scène ? Oui, si on l'entend au sens Châtelet du terme, car en dehors de ce sens-là, du gigantisme de la figuration et de quelques « clous » spectaculaires, il n'y a pratiquement pas d'idée de mise en scène, ou plutôt il y en a une seule, ce grouillement inconnaissable de bougies dans le noir et tout à coup la lumière qui revient : ce sont les bougies du gâteau d'anniversaire d'un officier allemand et de ses subordonnés entourant deux Français en fuite, se retrouvant ainsi à l'improviste parmi les ennemis. Le reste du temps, tous les effets sont « téléphonés » et exécutés avec une platitude exemplaire. (...)

Mais même ces idées de scénario sont écrasées, détruites dans leur très relative originalité par la lourdeur laborieuse de la réalisation. En général Oury insiste trop, accumule sans aucune virtuosité, sans cette inspiration hollywoodienne, magnifiquement rodée, qu'il a essayé de copier en élève sans imagination.

Tout y est pour ce que soit bête et laid, complice de tous les conformismes, de toutes les attitudes de facilité. La platitude du récit et la grossièreté voulue, imposée de l'interprétation, conduisant à des « types » simplistes, atrocement conventionnels et complaisants, de « Français moyens », viennent en renfort d'un racisme tout aussi conventionnel dans la présentation des personnages allemands, tous bêtes, laids, ridicules et se laissant rouler avec une gentillesse trop conforme aux volontés du scénariste. Sans vouloir jouer les Père la Pudeur, les susceptibles de l'héroïsme d'hier, il est quand même choquant qu'à quelques exceptions près l'occupation nazie et la Résistance française ne soient surtout l'objet que de pitreries de cet ordre. Qu'on nous entende bien, cette période, pas plus qu'aucune autre, n'interdit nullement l'intrusion critique et démystificatrice du rire. Chaplin, mais Chaplin est un génie, Oury n'est qu'un fabricant de plus ; Chaplin dans *Charlot soldat* maniait le rire à propos de la guerre, et dans *Le Dictateur* il le maniait contre la tragédie que fut l'hitlérisme. (...)

Tout cela, en définitive, en dehors de la nullité intrinsèque de l'œuvre, ne pose que deux ordres de questions : le succès immédiat persistant de ce genre de films, son audience publique immédiate et les options à prendre par la production française, ces deux ordres de questions s'imbriquant en définitive étroitement l'un dans l'autre. Quelle valeur prend un tel ordre de films pour le public ? Une valeur proprement lénitive comparable à celle de la « presse du cœur » (On ne peut oublier à ce propos, à propos

de tels films et de leur succès, les passages de Marx parlant de la satisfaction et de la fabrication d'une grossièreté des besoins par la société capitaliste.) À des gens enfoncés dans une existence quotidienne plus subie, conditionnée que maîtrisée, qu'assumée en pleine initiative, on offre de se confondre mythiquement avec des êtres, volontairement moyens, falots, insignifiants mais lancés dans des aventures effarantes gentiment rendues par de tels films indolores, inodores et sans saveur autre que distractive. (...) Et lorsqu'on nous suggère – comme *L'Express* qui a consacré sa première page au film – que l'avenir du cinéma français est de ce côté-là, il nous semble devoir opposer deux nouvelles catégories d'arguments. D'abord que le seul avenir corporatif du cinéma français, à tous ses niveaux, de production, d'exploitation, de distribution, ne saurait nous satisfaire si l'on ne se préoccupe aussi de sa valeur culturelle, même dans le cinéma essentiellement distractif. (...)

Combat, 09-12-1966, Henry Chapier, « Un conte féerique et burlesque »

Il manquait à la première de *La Grande Vadrouille* deux hommes qui auraient situé l'événement à sa juste portée : Raymond Queneau et Jean-Paul Sartre. L'un comme l'autre déploraient – au lendemain de la Libération – le divorce entre ce que nous appelons les œuvres d'art, et les masses. Les deux écrivains regrettaient que notre langue écrite, ainsi que nos plus belles créations artistiques ne trouvent un écho qu'auprès d'un petit groupe de privilégiés. D'où les efforts de Queneau, pour parvenir à un langage populaire, et ceux de Sartre qui voulait un théâtre engagé, qui implique la participation du public.

Au cinéma, il a fallu attendre les dernières années 50, et « la Nouvelle Vague » pour qu'on secoue le cocotier. Mais pour passionnants que soient les films du « nouveau cinéma », on ne saurait prétendre que leur audience est universelle. Il y a d'un côté Godard, Resnais, Truffaut, Demy, Luntz, et – de l'autre – la sempiternelle chiennerie d'un Denys de La Patellière, Gaspard-Huit et consorts. Entre les deux, le désert !

Dans ce vide, il y a un an, Gérard Oury lançait un nouveau ballon d'essai avec *Le Corniaud*. Film réalisé dans la nostalgie de Laurel et Hardy, *Le Corniaud* marquait le retour à un cinéma naïf, innocent, celui des grands précurseurs américains. Les héros étaient taillés sur mesures pour répondre au goût populaire, mais Oury n'avait fait à l'époque aucune concession à la grossièreté. (...)

Cela dit, *Le Corniaud* n'avait pas pris son envol comme *La Grande Vadrouille* : cinéma naïf, amusant, mais cinéma méritant l'épithète honnête de bon produit commercial. Cette fois-ci, Gérard Oury – à son insu – transforme un film à gags, avec les deux têtes d'affiche les plus populaires, en un conte de féerique et burlesque. Je m'explique : alors qu'on avait fait – dans le scénario – la part belle à Louis de Funès et Bourvil, un je ne sais quoi de plus secret, de plus subtil, l'emporte sur le comique de situation, et charme bien au-delà du rire provoqué par les gags. (...)

La Grande Vadrouille est un film admirablement travaillé au niveau du montage : aucune esbroufe, aucune longueur, et jamais de temps morts. Avec une science qu'il admire chez les Américains, dont il connaît la perfection artisanale, Gérard Oury coupe court chaque fois qu'un gag risque de tourner en rond. De sorte qu'on ne prend même pas le temps de le savourer, que l'attention se porte aussitôt ailleurs... Un tel résultat ne s'obtient qu'à force de travailler en équipe, à la force du poignet. Il est évident que Gérard Oury a voulu associer au montage les scénaristes, et respecter – en les mettant en valeur – leurs moindres indications : Danièle Thompson (sa propre fille), et Marcel Jullian ont, du reste, pris le parti d'irréalisme qui empêchait – dès le départ – *La Grande Vadrouille* de tomber dans le piège d'un face-à-face Bourvil-de Funès. Pour ceux qui savent que le vrai cinéma commence là où s'arrête l'anecdote, ce film contient beaucoup d'émotion : sous des apparences innocentes et discrètes, c'est aussi une assez belle histoire d'amitié, et un hommage au tour de force ; Oury ne cache pas son admiration pour une certaine morale du courage, je dirais un courage dandy. (...)

Cette réussite mérite des éloges, parce qu'elle dépasse le succès du film, et celui de la carrière de Gérard Oury. *La Grande Vadrouille* autorise l'amateur de cinéma à sortir du « ghetto » des films de recherche, et à se mêler à tous les publics, pour son bon plaisir naïf, innocent. C'est un fait qui pourrait modifier beaucoup de choses dans les conditions de production du cinéma français, écartelé entre la gaudriole de service et le risque du sublime.

Souhaitons que les obstinés de la doctrine « pure et dure » le comprennent à temps : *La Grande Vadrouille* est au cinéma de divertissement ce que *Pierrot le fou* est au cinéma d'art et d'essai.